



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 12 (1984)

DOI: 10.11588/fr.1984.0.51608

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Christian Wolff (1679–1754). *Interpretationen zu seiner Philosophie und deren Wirkung. Mit einer Bibliographie der Wolff-Literatur*, hg. v. Werner SCHNEIDERS, Hamburg (Felix Meiner) 1983, 354 p. (Studien zum 18. Jahrhundert, 4).

Christian Wolff, le philosophe en lequel Kant avait vu le père de la rigueur ou de la profondeur allemandes, mais qui dans l'optique d'un Voltaire était un bavard obscur et étrange, le représentant de la pédanterie allemande, tant sa démarche était lente et méticuleuse et son œuvre volumineuse, – est volontiers négligé en France, bien qu'il ait été apprécié par Diderot et qu'il ait exercé une influence non négligeable, notamment sur l'«Encyclopédie». Certes, grâce à Jean Ecole et à Marcel Thomann, nous possédons d'excellents exégètes de sa philosophie, mais les histoires françaises de la philosophie du XVIII^e siècle ne s'intéressent guère à lui; Bréhier ne lui accorde que quelques pages rapides et François Châtelet l'ignore même tout à fait. C. Wolff, il est vrai, n'a plus guère qu'une importance historique, mais c'est quand même écrire l'histoire de la philosophie dans une optique trop «moderne», nationale de surcroît. Heureusement P. Hazard et G. Gusdorf sont moins partiaux quand ils évoquent l'histoire de la pensée européenne au XVIII^e siècle.

Le présent volume présente les actes du Colloque international qui s'est tenu à Wolfenbüttel en novembre 1979. Y a-t-il meilleure introduction à la philosophie de Wolff que le portrait du philosophe, fait par un peintre inconnu? D'emblée il nous confronte avec un homme conscient de sa dignité et de sa valeur, avec le prince des philosophes. Selon Wolff, la philosophie devait bien avoir le pas sur les autres Facultés et les philosophes sur le reste des mortels!

Ceci ressort également de la conférence d'ouverture, dans laquelle W. SCHNEIDERS analyse l'idée que Wolff se faisait de la philosophie: elle devait englober toutes les disciplines et leur fournir une méthode et des principes sûrs pour leur permettre d'être des sciences. En outre, Wolff élargissait le champ d'investigation de sa discipline en annexant les mondes possibles. C'est dire l'importance de la théorie de la connaissance, à laquelle sont consacrées quatre études.

Il y est surtout question de la méthode de Wolff, auquel, dès 1760, on reprochait d'appliquer à la philosophie la méthode mathématique ou synthétique. C'est dans cette optique que l'Académie de Berlin posait, pour le concours de 1762, remporté par M. Mendelssohn, la question de savoir «si les vérités métaphysiques étaient susceptibles de la même évidence que les vérités mathématiques». H. J. ENGFER, qui, sous cet angle, compare la position de Wolff et celle de Kant (qui avait obtenu un accessit à ce concours) fait remarquer que dans l'œuvre de la maturité Wolff distinguait déjà entre la méthode analytique et la méthode synthétique. Certes, H. W. ARNDT et C. VAN PEURSEN divergent sur quelques détails, mais tous deux soulignent l'importance qu'il a accordée à l'empirisme; pour lui aussi le progrès de la connaissance était conditionné par la collaboration entre l'expérience et la raison, la complémentarité du jugement intuitif et du jugement discursif, l'union entre la raison et l'imagination contrôlée grâce au principe leibnizien de la raison suffisante. G. UNGEHEUER complète les réflexions sur la méthode de Wolff en analysant les différents aspects de la connaissance symbolique et de la connaissance intuitive chez Leibniz et chez Wolff.

La deuxième partie est consacrée à la philosophie théorique, notamment à la métaphysique et à la théologie naturelle. J. ECOLE, qui étudie la nature et l'ampleur de la «Métaphysique» ainsi que la classification des disciplines qu'elle englobe constate que, dans la version latine, Wolff témoigne d'un intérêt accru pour la réalité; dans l'ontologie aussi il veut faire appel à l'expérience.

Volontiers on voit dans Wolff le continuateur de Leibniz; C. A. CORR ne nie certes pas que l'influence de ce dernier est prépondérante, mais en analysant les références à Descartes qui se trouvent dans la «Métaphysique allemande», notamment la version wolffienne du «cogito» et la théorie de la substance, il estime que l'auteur, qui n'appréciait pas la théorie des monades, interprétait parfois Leibniz dans une optique cartésienne.

L'ambiguïté de la philosophie de Wolff devient manifeste quand on aborde avec M. CASULA la relation entre raison et révélation ou, avec G. GAWLICK, son attitude envers le déisme, car s'il accepte la révélation chrétienne, il cherche, grâce au principe de contradiction, à distinguer la fausse révélation de la vraie et, grâce à l'analogie entre les vérités naturelles et les vérités révélées, il exige de ces dernières qu'elles présentent une cohésion logique. Il croyait certes pouvoir, par sa méthode, mettre fin aux polémiques confessionnelles, voire favoriser la propagation du christianisme, mais en soumettant certaines vérités à la raison, en affirmant que la morale reposait non sur la volonté de Dieu, mais sur la loi de la nature, qu'elle était universelle et pouvait même se passer de révélation, comme le montre l'exemple de Confucius, il fournissait en même temps des armes aux détracteurs du christianisme.

Cette ambiguïté ressentie aussi par les contemporains n'est pas seulement propre à la théologie naturelle de Wolff, elle caractérise aussi son droit naturel, qui, avec la morale, fait partie de la philosophie pratique, à laquelle est consacrée la troisième partie. Elle est par contre étrangère à sa morale, qui, comme l'explique A. BISSINGER, repose sur l'idée de perfection et sur la loi de la nature. Or la raison nous permet de connaître celle-ci. Wolff la considère donc comme une science et lui applique la méthode philosophique. Avec la ›Frühaufklärung‹ il établit d'ailleurs un lien entre connaissance et vertu, car, selon lui, le mal résulte d'une méprise, de la confusion entre le bien et le mal. Le volumineux traité de droit naturel repose sur la même idée de la nature et les mêmes principes de perfection et d'universalité que la morale, mais, avançant sur un terrain miné, Wolff se montre très prudent, ce que ne font pas assez ressortir ni H. M. BACHMANN, qui passe en revue les droits naturels, qui peuvent pourtant être restreints, voire aliénés, ni C. LINK, qui étudie la théorie politique; Wolff légitime bien la démocratie représentative, il précise bien les droits et les devoirs du citoyen et marque que l'Etat doit garantir le bien-être général, il évoque même les limites du pouvoir, mais en fin de compte tout dépend de l'interprétation qu'en fait le souverain. Wolff a le souci de ne pas heurter de front les princes et se contente de les engager à respecter les lois de la nature. Ainsi, comme dans le domaine de la religion, les conservateurs et les réformistes, voire les révolutionnaires américains pouvaient tout aussi bien se réclamer de lui. Dans un raccourci aussi intéressant que hardi, M. THOMANN dégage les aspects idéologiques de la philosophie pratique de Wolff: après Grotius et Pufendorf, le public cultivé attendait apparemment une philosophie rationaliste du droit; comme ni Leibniz ni Locke n'avaient répondu à son attente, il accueillit favorablement le système de Wolff, car, face aux autres possibilités qui s'offraient alors (de Thomasius à Montesquieu, des utopistes aux encyclopédistes) Wolff avait l'avantage de faire croire à un changement progressif en accord avec les princes et les églises, en attendant le règne de la raison.

En fait, M. Thomann avait déjà abordé le problème de la réception de la philosophie de Wolff que six autres études éclairent sous différents angles. Dans un style bien éloigné de la précision wolffienne, D. KIMPEL passe en revue quelques problèmes poétologiques et esthétiques, auxquels Wolff a donné une impulsion indirecte: à commencer par l'esthétique de Baumgarten, la discussion sur le goût, la théorie des signes pour finir avec la théorie de la fable. Le panorama est riche, trop riche sans doute. A la suite de M. Thomann, qui, dans une étude antérieure, avait montré que la philosophie de Wolff avait trouvé un grand écho dans les sociétés secrètes, y compris chez les Illuminés de Bavière, U. JANNSENS-KNORSCH évoque la Société des Aléthophiles de Berlin, qui, avec ses ramifications en Saxe, avait adopté la philosophie du maître, comme il ressort également de l'activité de l'un de ses membres, J. Deschamps, traducteur de la ›Logique‹ et auteur du ›Cours abrégé de Philosophie Wolffienne‹. – Après avoir évoqué les attaques et les persécutions dont Wolff avait été l'objet, G. Mühlpfordt distingue entre les disciples modérés et ceux qui tiraient des conclusions radicales des principes wolffiens; il sait cependant que la frontière n'était pas étanche entre les deux camps. J. G. Darjes, radical au début, était bien devenu modéré par la suite. Ces disciples radicaux, qui se manifestèrent entre 1735 et 1738, étaient tous passés par l'Université de Jéna, citadelle de la libre pensée.

Malheureusement G. Mühlpfordt n'explique guère pourquoi ils se sont tus après 1738. – Si la philosophie de Wolff avait d'abord séduit par sa rigueur, entre 1730 et 1760 elle fut soumise à un examen critique, notamment en ce qui concerne sa méthode. Cette critique est surtout liée aux noms de Rüdiger, Crusius et Kant, avec lesquels la philosophie, pour Wolff science des possibles, devenait une science basée sur l'expérience, comme le montre R. CIAFARDONE. En étudiant l'écho que la philosophie de Wolff avait trouvé dans les universités allemandes, N. HAMMERSTEIN voit les chaires des pays protestants occupées par Thomasius et ses élèves; si, malgré l'hostilité des Jésuites, la situation était meilleure dans les universités catholiques, c'est que les princes catholiques avaient vu dans la philosophie de Wolff un moyen de rattraper l'avance économique, culturelle et intellectuelle des pays du Nord, qu'ils attribuaient à l'éthique protestante. N. HINSKE par contre s'oppose à tous ceux qui tentent de marginaliser Wolff en le présentant comme tourné vers le passé; pour lui il occupe une place vraiment centrale dans l'Aufklärung, de sorte qu'on ne saurait la comprendre sans son œuvre. Grâce à ses disciples, les uns orthodoxes, les autres se montrant seulement réservés quant à la méthode mathématique, il a marqué l'esprit de son temps, d'autant plus que son rayonnement dépassait largement l'université, comme il ressort du rôle qu'il a joué dans les sociétés secrètes et dans les revues dirigées par exemple par Eberhard, Meiners et Engel. Il a légué à l'Aufklärung sa rigueur et sa confiance en la raison, élargissant en même temps l'horizon philosophique. Avec sa philosophie systématique, il a dominé la ›Hochaufklärung‹. Mais le schéma de l'Aufklärung que présente N. Hinske à la suite de Wundt tient-il suffisamment compte de la complexité de l'époque, des influences et des courants divergents?

Si le colloque a donné lieu à un débat, il n'en reste pas trace ici; de ce fait les divergences, sensibles dans les différentes contributions, notamment concernant la méthode mathématique, la portée du rationalisme et de l'empirisme ou de la réception, n'ont pas été aplanies. Il eût été intéressant d'analyser le problème des langues, puisque, allant dans le sens contraire de l'histoire, Wolff écrivit d'abord en allemand, dans le désir de s'adresser, par delà les universitaires, aux profanes. C'est en cela qu'il fit œuvre de pionnier de l'Aufklärung, tout comme Thomasius. Mais a-t-il vraiment atteint les milieux petit-bourgeois, voire ›plébéiens et paysans‹, comme le laisse entendre Mühlpfordt? On aurait au moins aimé avoir des preuves. Puis Wolff recourut au latin, dans l'espoir de s'adresser ainsi non seulement à l'Europe cultivée, qui parlait français, mais à l'humanité entière. Là aussi il eût été intéressant d'apprendre si c'était grâce aux éditions latines que sa philosophie s'était répandue jusqu'aux Amériques et quel rôle ont joué les traductions ou l'abrégé français comme la ›Belle Wolfienne‹. Mais dans ce recueil, nous nous mouvons dans le seul domaine des idées; si l'arrière-plan historique et social avait été plus présent, l'ambiguïté de la philosophie de Wolff, qui, non sans raison, n'est manifeste que lorsqu'il traite de l'Eglise et de l'Etat, les deux sujets tabous de l'époque, aurait été mieux perçue. Néanmoins, même tel quel, le recueil est suffisamment riche et neuf, non seulement en ce qui concerne Wolff, mais aussi la philosophie de l'Aufklärung.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

Otto BARDONG (Hg.), Friedrich der Große. Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 1982, XXI-580 p. (Ausgewählte Quellen zur deutschen Geschichte der Neuzeit, Freiherr vom Stein-Gedächtnisausgabe, 22).

Les quelque 350 textes présentés sont empruntés, directement ou indirectement, à d'anciennes éditions, classiquement connues, dont les ›Œuvres de Frédéric le Grand‹ (éd. J. H. Preuss) et la ›Politische Correspondenz Friedrichs des Großen‹ (éd. R. Koser, G. Volz etc.) fournissent à elles seules presque les deux tiers des documents choisis. Un troisième principal contingent,